

Reç. Pp XIX 158/2

RÉCRÉATIONS

D'UN

JEUNE POÈTE ,

IMPRIMERIE DE VIEUSSEUX ,

RUE SAINT-ROME , N° 46.

Récréations

D'UN

JEUNE POÈTE,

PAR

M. J. AUBIN ROUCOU.

Et nos cedamus amor.
VIRG.



TOULOUSE,

VIEUSSEUX PÈRE ET FILS, LIBRAIRES,

RUE SAINT-ROME, N.º 46.

M DCCC XXVII.



RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED





PREMIÈRE

RÉCRÉATION.

ODE DÉDICATOIRE.

Qu'un autre des combats poursuivant la carrière,
Cherche dans les hasards un trépas glorieux;
Ou que maître du monde, il enchaîne la terre,
A son char victorieux.

Qu'avidé d'entasser un métal inutile,
L'avare nautonnier immole son repos,
Et, la rame à la main, sur un vaisseau fragile,
Brave la fureur des flots.

Celui-ci pour briguer les charges de l'empire,
Aux regards du vulgaire étale ses aïeux;
Et s'il peut s'élever au poste qu'il désire,
Il marche l'égal des cieux.

6 RÉCRÉATIONS D'UN JEUNE POÈTE.

Loin du bruit importun d'un pompeux équipage
Et des soins assidus qu'amène la grandeur,
A mesurer en paix son modeste héritage,
Celui-là met son bonheur.

Peu jaloux de cueillir les lauriers de Bellone,
D'enlever les trésors à la reine des mers,
De revêtir la pourpre, et d'occuper un trône,
Pour régner sur l'univers ;

Lyre, nous chanterons la beauté qui m'est chère,
Dans le calme des nuits, vers le milieu du jour,
Quand l'astre du matin vient saluer la terre
Et quand il finit son tour.



DEUXIÈME

RÉCRÉATION.

LES NOYADES DE NANTES ,

ou

LA JEUNE CARMÉLITE.

Sur brillaient de la foi les célestes drapeaux ,
L'arbre républicain s'élève , et ses rameaux
Tout dégouttans de sang s'agitent sur la France ;
Ses temples sont déserts , ses cités dans le deuil ,
De leurs mains , ses enfans la roulent au cercueil ;
D'un souffle empoisonné , le crime et l'ignorance
Flétrissent à la fois la palme des vertus ,
Le laurier du poète et les fleurs d'éloquence ,
Et ces jours de lumière , et ces jours de science
Sur elle ne se lèvent plus.

Aiguissant un poignard , la terreur s'y promène ;
Un immense échafaud tout-à-coup est dressé ;
Nantes, séjour d'horreur , Nantes, ville inhumaine ,

Nantes, ivre déjà du sang qu'elle a versé,
Renchérit sur ses sœurs... Pour assouvir ta rage,
Pour lasser du chrétien l'héroïque courage,
D'un tourment inoui tu frappes nos regards;
Mais de ce piège encor la vertu se dégage.

Entendez-vous ces flots qui baignent ses remparts ?
Y voyez-vous flotter des cadavres épars ?
Voilà de sa fureur l'instrument, le complice ;
Par un profane hymen, deux à deux enchaînés,
La vierge, le pasteur, au trépas condamnés,
Le cœur pur et sans tache, au sein même du vice,
Là, combattent ensemble et meurent couronnés.

Maintenant sur ces flots quel bruit viens-je d'entendre ?
Placé sur un esquif, s'éloigne sous nos yeux,
Un couple de chrétiens, un couple vertueux :
L'une, enfant du Carmel, vierge sensible et tendre,
Dans le cloître cachait ses charmes et ses jours ;
L'autre, sur nous du ciel appelait le secours,
Et nourrissait les cœurs de la parole sainte.
Prêtre, de tes bienfaits on va finir le cours.
Remarquez sur leur front comme la joie est peinte !
La vierge par des chants célèbre son destin ;
Ses regards attachés à la céleste enceinte,
Elle chante... elle chante, et l'on croit dans sa main
Entendre soupirer le luth du Séraphin.

« O toi, qui m'as vu naître,
» Lieu chéri, tu vas être
» Le témoin de ma mort ;
» Déjà loin de la rive,
» Sur la vague plaintive,
» Glisse l'instrument de mon sort.

- » Eloigne-toi , triste nacelle ,
- » Seconde du bourreau , seconde la fureur ,
- » Aux coups de l'aviron , garde d'être rebelle ,
- » Et ne diffère plus l'instant de mon bonheur.

- » L'enfer dont le délire
- » A du sang du martyre
- » Inondé ton berceau ,
- » Religion divine ,
- » Voudrait sur ta ruine ,
- » Aujourd'hui planter son drapeau.

- » Exilée au sein des montagnes ,
- » La vertu se nourrit du pain de la douleur ,
- » Ou gémit dans les fers , ou... Vierges , mes compagnes ,
- » Pourquoi par vos sanglots , envier mon bonheur ?

- » La foi naît et s'élève ,
- » Sous le tranchant du glaive
- » Périt le citoyen .
- » Mais Rome était payenne ,
- » Hélas ! je suis chrétienne ,
- » Et meurs sous les coups du chrétien.

- » Ce n'est pas la main étrangère ,
- » C'est la France qui lève un bras persécuteur ,
- » Et l'on voit immoler le frère par le frère :
- » Faut-il qu'à des Français je doive mon bonheur !

- » Du couteau sanguinaire
- » La mort est trop légère ,
- » Au gré de nos bourreaux ;
- » Et leur cohorte impie
- » Ne peut être assouvie
- » Que par des supplices nouveaux.

- » Des supplices ! troupe brutale ,
- » A ton choix dans le sang étanche ta fureur ,
- » Mais ne viens pas faner la rose virginale ,
- » C'est nous vendre trop cher la palme du bonheur.

- » Dans cette lutte impure ,
- » Je vaincrai la nature ,
- » J'ai Dieu pour bouclier ;
- » Ainsi la violette
- » Méprise la tempête ,
- » Sous le feuillage hospitalier.

- » Il pensait , l'artisan du crime ,
- » En enchaînant le corps , enchaîner notre cœur.
- » L'élève de la croix , que l'espérance anime ,
- » Se rit de ses efforts et fixe son bonheur.

- » Dans les bras du martyr
- » Mon ame-encor soupire ,
- » Et forme des désirs !
- » Serait-ce quelque plainte ,
- » Mon ame ? est-ce la crainte
- » Qui te fait pousser des soupirs ?

- » Etienne meurt , et sa prière
- » Change en enfant du Christ , l'apôtre de l'erreur.
- » La France est mon bourreau ; mais la France est ma mère :
- » Ciel, exauce mes vœux , et comble mon bonheur.

- » Lieu qui de nos cantiques ,
- » Dans des jours moins critiques
- » Aimais à retentir ,
- » Fais trêve à tes alarmes ;
- » Souviens-toi que des larmes
- » Font toujours injure au martyr.

- » Et vous qu'un même sort rassemble ,
» Vertueux compagnon , intrépide pasteur ,
» Ensemble combattons , et triomphons ensemble ;
» La victoire est pour nous la porte du bonheur. »

Ainsi sa voix roulait sur la Loire plaintive ,
Quand le ciel retentit comme d'un bruit de mort.
L'onde s'ouvre... le couple entre au céleste port ,
Et sans lui , la nacelle a regagné la rive.







TROISIÈME

RÉCRÉATION.

L'INCRÉDULE MOURANT,

SOUET infortuné du sort inexorable ,
De malheur en malheur poussé vers le néant ,
Je n'ai pu sous ton ombre , espérance adorable ,
Respirer un instant.

Abreuvé dans les pleurs , nourri dans les alarmes ,
J'ai fait de vains efforts pour trouver le repos ;
L'aurore de mes ans se leva dans les larmes ,
La nuit, dans les sanglots.

Où le calme régnait je vois régner l'orage ,
La nuit fait place au jour , et le jour à la nuit ;
Le retour du printems vient réparer l'outrage
De l'hiver qui s'enfuit.

De mon malheureux cœur le mal est sans remède ,
Rien ne peut arrêter son pitoyable cours ;
La peine qui sans cesse à la peine succède ,
Empoisonne mes jours.

Quelquefois accablé du poids de ma misère ,
J'ai poussé des soupirs jusqu'aux pieds du destin ;
Mais que pouvait , hélas ! ma débile prière ?
Ce n'est qu'un dieu d'airain.

Souvent las de traîner ma terrible existence ,
Heureux dans l'avenir , j'insultais au trépas ;
Je bravais son courroux ; mais lent dans sa vengeance ,
Il ne m'écoutait pas.

Elle se lève enfin cette nuit éternelle
Que mes yeux si long-tems ont désiré de voir ;
Je te rends , ô néant , ma dépouille mortelle ;
La tombe est mon espoir.

Adieu , brillant séjour de la misère humaine ,
Adieu , vaste prison , adieu , cachot affreux
Où j'ai péniblement traîné la longue chaîne
De mes jours malheureux.



QUATRIÈME

RÉCRÉATION.

LE CIMETIÈRE.

A YOUNG.

LA gloire d'Albion, le chantre des douleurs,
O toi, dont les regrets surpassent les malheurs,
Digne émule du Dante, Young, sombre génie,
Quel mortel ne chérit ta triste symphonie !
Que tu sais dans mon cœur réveiller la pitié !
Soit que ta lyre en deuil célèbre l'amitié,
Ou soit que, déplorant les maux de ta famille,
Tu roules de ta main, une épouse, une fille,
Dans le même tombeau, que ta bêche a creusé,
Ou soit que t'asseyant sur le monde brisé,
Aux cieux épouvantés, tu sonnes l'heure, l'heure
Qui rappelant les morts de leur triste demeure,
Les rassemblera tous à l'ombre de la croix.

Ainsi , lorsque le soir , errant aux pieds d'un bois ,
Du vallon éploré l'écho mélancolique ,
Nous apporte le bruit de la cloche rustique ,
Qui sonnant sourdement , sous le sacré marteau ,
Précède un moribond dans le sein du tombeau ;
A ce frémissement , l'ame religieuse
Se laisse pénétrer d'une crainte pieuse :
Telle est la sainte horreur que m'inspirent tes vers.
Tu parais isolé dans l'immense univers ,
Tu foules les débris de la nature entière ,
Pareil à cet oiseau , qu'outrage la lumière ;
Il cherche , comme toi , les lieux abandonnés ,
Les séjours ruineux que le siècle a minés ,
Le flanc des vieilles tours , les immenses décombres
Ou règne tristement la déesse des ombres ,
Et tapi tout le jour dans son obscur réduit ,
Pour paraître , il attend le lever de la nuit ;
S'il chante quelquefois , si ses accens funèbres
Parfois viennent troubler le calme des ténèbres ,
Dans le cœur des mortels son cri verse l'effroi ;
De l'ombre , des déserts , c'est le chantre , le roi.

Tu ressembles , Young , à l'amant des ruines ,
Où le guide l'instinct , c'est là que tu domines.
Tu n'aimes que la nuit ; assis sur des tombeaux ,
Tu n'aimes qu'à tracer de lugubres tableaux ;
Les plaintes font ta joie , et les pleurs tes délices ;
Ton œil ne voit partout que d'affreux précipices ,
Tu maudis l'existence , hélas ! et le bonheur
A volé pour jamais loin , bien loin de ton cœur.
Tu traînes à tes pieds les fers de l'esclavage ;
Il gronde sur ta tête un éternel orage ,
Et forcé de fléchir sous le poids de ton sort ,
Ta voix fait retentir le temple de la mort.

Aux plaisirs des humains , pourquoi porter envie ?
Pourquoi troubler les jours d'une si frêle vie ?
Du nombre des heureux à jamais effacé ,
Sans cesse viendra-tu , de ton souffle glacé ,
Faner ces tendres fleurs qu'aux pieds de la jeunesse
L'haleine de l'Amour fait éclore sans cesse ,
Ces roses , qu'en riant , au front de la beauté ,
De ses doigts langoureux suspend la volupté ?
Redoutable censeur , moraliste sévère ,
Tu nous parles toujours de ta propre misère ;
Monte ta lyre , Young , et va de tes concerts ,
Aux portes de l'abîme , effrayer les enfers ,
Va , de ces malheureux , accroître les supplices ;
Mais laisse-nous en paix nager dans les délices ,
Le plaisir , le plaisir doit habiter ce lieu .

Tels étaient mes discours , j'ose en faire l'aveu ;
Mais , grâce à mon erreur , je jugeais sans connaître ,
Fortuné jusqu'alors , je pensais toujours l'être ,
Et pouvais-je prévoir que , de son bras vengeur ,
Le ciel allait sur moi décocher sa fureur ?...
Émilie ! Émilie ! ô source de mes larmes ,
Tu me réservais donc d'éternelles allarmes !
Aux plaisirs , à l'amour j'adresse mes adieux ;
Ici , vivre et mourir , je n'ai point d'autres vœux :
Mais , puisqu'en ce moment le destin nous rassemble ,
Unissons nos douleurs , Young , pleurons ensemble ;
Asseyons-nous tous deux à l'ombre des cyprès ,
Que nos chants confondus expriment nos regrets .
Aux yeux de l'avenir retraçons la misère ,
Qu'a fait pleuvoir sur nous la divine colère .
Et vous , qui renfermez tant de restes chéris ,
Soyez du moins sensible à nos maux , à nos cris .

Que ce monde me pèse ! et que tout m'importune !
Laissez-moi me noyer dans ma propre infortune.
Pleure, mon tendre cœur, les pleurs sont mes plaisirs ;
Pleure, et fais succéder les soupirs aux soupirs.
Comme les fleurs des champs, qu'au sein d'une prairie ,
Se disputent entr'eux les autans en furie ,
Mes jours sont dispersés au souffle du malheur ;
Mes lèvres ont touché la coupe du bonheur ,
Je me suis éivré des baisers d'une amante ,
Et j'ai goûté les fruits que l'amour nous présente.
Insensé !... Tel l'agneau qu'on conduit à l'autel ,
Le front paré de fleurs , reçoit le coup mortel ;
Ainsi l'adversité couronnait sa victime ,
Son bras , en souriant , me poussait dans l'abîme.
Connaissant tout le prix de ces biens que je perds ,
J'éprouve en les perdant des regrets plus amers.

Sous le poids des ennuis accablé, je succombe,
O sommeil de la mort, ô repos de la tombe,
Que je vous porte envie ! Et toi, triste séjour,
Qu'ont arrosé souvent les larmes de l'amour,
O mon dernier asile, ô mon seul héritage,
O port mystérieux après un jour d'orage,
Demeure des heureux, temple saint, ouvre-toi....
Salut, salut, mon cœur t'aborde sans effroi ;
Et vous qui renfermez des restes que j'adore,
Urne, gazon flétri, je vous salue encore ;
Dites-lui, car ma voix n'arrive plus qu'à vous,
Qu'un ami sur sa cendre a courbé les genoux.
Arbre que je cultive, étroite et froide pierre,
Qu'ont usée et les pleurs, et l'ardente prière,
Fragile monument élevé par l'amour,
Permettez que je vienne y prier à mon tour.
Prier ! Mais quand la mort environnait sa couche ,

Quand son dernier soupir s'exhalait de sa bouche,
Si le ciel fléchissait, mes vœux l'auraient fléchi.
O mon unique espoir, je te salue aussi,
Coin de terre sacrée où doit dormir ma cendre,
Asile du silence où je m'en vais descendre ;
Quand mon corps goûtera son éternel sommeil,
Garde-toi, lieu chéri, d'avancer son réveil.
Jour, dernier de mes jours, que tu tardes à naître !
Moment si désiré, hâte-toi de paraître,
Presse, presse ton vol, sonne, ne tarde plus,
Les nœuds qui m'attachaient dès long-temps sont rompus,
Sonne, ... Dieu ! de mes jours daigne abréger le nombre,
Que ta droite m'étende en ma demeure sombre,
Là, je boirai gaiement, dans le fond des tombeaux,
Le silence, la paix et l'oubli de mes maux.
Là, se déroulera cette nouvelle vie,
Où toujours reposant dans les bras d'Emilie,
Je n'aurai, dégagé des soins de l'avenir,
Qu'un cœur pour adorer, qu'une voix pour bénir.





CINQUIÈME

RÉCRÉATION.

A MADEMOISELLE ***.

Assis l'un près de l'autre au festin de la vie,
Épuisons, épuisons, ô divine ****
La coupe que l'amour fait passer dans nos mains !
Et sur nos fronts joyeux attachons la couronne
Des fleurs que la beauté dans le printemps moissonne
Sous les pas des humains.

Aimons-nous, aimons-nous, ô moitié de moi-même !
Pour mon cœur, ton amour est le bonheur suprême ;
Elançons-nous tous deux dans les bras des plaisirs ;
Aimons-nous, voilà tout ; le reste n'est qu'un rêve.
Que l'heure qui se couche, à l'heure qui se lève,
Raconte nos soupirs.

Lorsque Dieu du cahos débrouilla la matière,
 Pour briller dans les cieux, il forma la lumière;
 Il forma les poissons pour bondir dans la mer,
 A l'arbre, pour s'orner, il donna son feuillage,
 Philomèle eut sa voix pour charmer le bocage,
 L'homme, un cœur pour aimer.

Aimons-nous, aimons-nous, ô moitié de moi-même !
 Pour mon cœur ton amour est le bonheur suprême;
 Elançons-nous tous deux dans les bras des plaisirs;
 Aimons-nous, voilà tout; le reste n'est qu'un rêve.
 Que l'heure qui se couche, à l'heure qui se lève,
 Raconte nos soupirs.

Le cœur qui n'aime pas est semblable à la lyre,
 Dont la fibre rebelle au souffle qui l'inspire,
 Ne rend plus sous les doigts que de tristes accords:
 Il ressemble au bosquet privé de sa parure;
 Il ressemble au ruisseau qui, fuyant la verdure,
 Va chercher d'autres bords.

Aimons-nous, aimons-nous, ô moitié de moi-même !
 Pour mon cœur ton amour est le bonheur suprême;
 Elançons-nous tous deux dans les bras des plaisirs;
 Aimons-nous, voilà tout; le reste n'est qu'un rêve.
 Que l'heure qui se couche, à l'heure qui se lève,
 Raconte nos soupirs.

Tout célèbre l'amour, à l'amour tout invite;
 Le temps, ce destructeur, entraîne dans sa fuite
 Les douleurs, les chagrins, la vieillesse et la mort:
 Le pâle nautonnier, au bruit sourd de l'orage,
 Reporte, mais en vain, les yeux vers le rivage,
 Et regrette le port.

Aimons-nous , écoutons la voix de la nature ;
Aimons-nous sans relâche , aimons-nous sans mesure !
L'amour tient sous ses lois le terrestre séjour.
Unissons nos transports , aimons-nous sans partage ;
Aimons-nous , qu'ici bas notre amour soit le gage
D'un éternel amour !





SIXIÈME

RÉCRÉATION.

MES VOEUX.

 POURQUOI laisser le Ciel d'une plainte stérile ?
Pourquoi par nos désirs, allumer son courroux ?
Exilés pour un jour, sur ce globe d'argile,
Nous sommes aujourd'hui dans ce mortel asile,
Demain y serons-nous ?

Nous ne vivons ici que l'espace d'un rêve,
Au réveil de la mort nous fuyons de ces lieux ;
Atôme, le soleil va briller à tes yeux,
Il commence son cours, avant qu'il ne l'achève,
Le souffle du Seigneur de ce monde t'enlève,
Et puis forme des vœux.

Oh ! comme j'enviais l'aimable jouissance
D'un cœur, qui dédaignant les titres, la naissance,
Possède des trésors, ne les adore pas,
Qui, noble insouciant, d'un œil d'indifférence
Regarde les honneurs que la vaine opulence
Fait naître sous ses pas !

Oui, tu mérites seul le doux surnom de sage,
Mortel, dont le présent forme l'unique soin,
Et qui content de peu, sais faire un noble usage
Des biens que chaque jour apporte à ton besoin.
Sans vouloir effacer la borne qui partage,
Du champ de ton voisin, ton modeste héritage,
Tu jouis de l'instant, l'avenir est trop loin.

Pour moi, qui voyageur en ce lieu de misère,
Ai peut-être fourni la moitié de mon cours ;
Pour finir ma carrière
Je ne demande au ciel qu'un abri pour mes jours ,

Un bosquet, une maisonnette
Assise au penchant d'un côteau,
Un modeste enclos, un ormeau
Pour y suspendre ma musette.

Deux saules pliés en berceaux,
Une prairie, une fontaine,
Un petit champ, quelques ruisseaux
Pour désaltérer mon domaine.

De l'ombre, dans les jours d'été,
Des fleurs, quand le printems les donne ;
Des fruits, dans la féconde automne,
Pour fêter l'hospitalité.

Que sous l'or des épis jaunisse
Le champ par mes mains labouré,
Et qu'un petit troupeau bondisse,
Dans l'étroite enceinte d'un pré.

Donne-moi l'objet de ma flamme,
Ah ! surtout exauce ce vœu !
Que nos jours s'écoulent¹, grand Dieu !
Ourdis avec la même trame.

Fais pour prix d'un amour si beau
Qu'une jeune et chère famille,
Après ma vieillesse tranquille,
Vienne pleurer sur mon tombeau.

S'il n'est pas téméraire,
Vous daignerez, ô ciel, écouter mon désir.
Retranchez-en encor ce qui peut vous déplaire :
Tout sera suffisant pour moi, je dois mourir.







SEPTIÈME

RÉCRÉATION.

HYMNE

A LA TRINITÉ.

DPRINCIPE de tout être, éternelle équité,
Inconcevable essence, ô triple déité,
Même aux yeux de la foi que tu parais obscure !
Trois personnes, un Dieu composent ta nature,
Père, Fils, Esprit Saint, leur pouvoir est commun,
Chacun est différent et tous trois ne sont qu'un.
Trinité ! devant toi la terrestre sagesse
S'incline avec respect, avouant sa faiblesse.
Qu'un docteur, sur les pas d'une altière raison,
S'efforce d'élargir son étroit horizon,
Et franchissant d'un vol les bornes de sa sphère,
Chasse, s'il peut, la nuit qui voile ce mystère ;

Que , portant dans les cieux des regards indiscrets ,
Il déroule aux humains ces étonnans secrets ;
Pour moi , sans m'élancer dans le sein de ta gloire ,
Tu l'as dit , je le crois , mon bonheur est de croire.
L'esprit doit te comprendre au céleste séjour ,
Je me tais et j'attends le lever de ce jour.
Ici l'homme te voit , au travers d'une glace ,
Il te voit par énigme , et là-haut face à face.
Quand nous prenons l'essor vers ce lieu de la paix ,
Nous connaissons alors tout ce que tu connais ,
Mais jusques à cette heure , où tu dois faire éclore
De ce jour immortel , cette immortelle aurore ,
Permits , Dieu trois fois saint , qu'un atome en passant
Chante tes attributs et ton nom tout-puissant.

Père saint , Eternel , Sagesse souveraine ,
Qui des êtres sans fin as composé la chaîne ,
Elevé sur les temps et sur l'éternité ,
Un trône de diamans assied ta majesté :
Sur un doigt tu soutiens la machine du monde ,
Dans le creux de ta main la mer mugit et gronde :
Au signe de ta tête , au signe de tes yeux ,
On voit pâlir d'effroi les colonnes des cieux ;
Ta balance a pesé les vallons , les montagnes ;
Tu peins d'or et d'azur les célestes campagnes ;
Le possible , en tremblant , obéit à tes lois ;
Tu parles au soleil , le soleil à ta voix
S'élance , et de ses feux la terre est ranimée ;
D'innombrables esprits composent ton armée ;
Ton char est un nuage , et tes coursiers les vents ;
Tu marches entouré de tes feux dévorans ;
Les foudres , les éclairs , ministres homicides ,
Au signal de ton bras , sur des peuples perfides
Vomissant à la fois la mort et la terreur ,

Montrent à l'univers ta gloire et ta fureur.
Sodome consumée atteste ta vengeance ;
Sina sur son sommet révéra ta puissance ,
Alors que sur le marbre , et d'un doigt immortel ,
Ta main traçait des lois au tremblant Israël.

Toi , son fils incréé , son miroir , son image ,
Qui , pour arracher l'homme aux mains de l'esclavage ,
As dépouillé l'éclat de ta divinité ,
Pour revêtir la chair et son infirmité ,
O parole éternelle ! homme , Dieu , tout ensemble ,
Jésus-Christ , à ce nom que la nature tremble ,
Que la terre et l'enfer fléchissent les genoux ,
Le ciel avec frayeur répète un nom si doux ;
Tu quittes dans le temps la droite de ton père ,
Sous tes pieds les vertus fleurissent sur la terre ,
Tu te nourris trente ans du pain de nos douleurs ,
Tes yeux , comme les miens , laissent couler des pleurs.
Tu pleures ! c'est en vain , et déjà tes miracles
Ont imposé silence à la voix des oracles ;
Tout ce qui fut prédit va s'accomplir en toi ,
Et l'ingrate Sion doit condamner son roi.

Au sein de la Judée il s'avance sans suite ,
Mais les lépreux guéris , les démons mis en fuite ,
Les boiteux redressés ; mais l'aveugle joyeux
Inondant sa paupière à la clarté des cieux ,
Le muet entonnant ses augustes merveilles ;
Mais le sourd dont sa main a rouvert les oreilles ;
Mais Pierre à sa parole élané sur les eaux ;
Mais la mer enchaînant la rage de ses flots ,
Tout reconnaît un Dieu ; Lazare à sa prière
S'élance , du cercueil secouant la poussière ;
Tout retentit des cris : gloire ! honneur ! *hosanna* !
Béni celui qui vient au nom de Jehova !....

Déjà l'on n'entend plus ces accens de victoire.
Thabor s'est couronné des rayons de ta gloire,
Et Golgotha bientôt pleurera ton trépas.
Un gibet ralentit la marche de tes pas,
Par d'inutiles vœux tu fatigues ton père,
Et déjà s'accomplit un terrible mystère.
Tu meurs sur une croix ! mais , ô puissant effort !
Tu brises en mourant le sceptre de la mort.
Tu meurs ! mais aussitôt le voile se déchire,
Toute la terre tremble et la nature expire,
Le sépulcre s'entrouvre , et le soleil en deuil
Semble nous plonger tous dans la nuit du cercueil.
Tu meurs ! mais pour laver la tache de mon crime ,
A ton père éternel tu t'offris pour victime ,
Et joyeux d'accomplir son ordre souverain ,
Véritable Isaac tu découvres ton sein.
Tu meurs ! mais sous les maux ton ame qui succombe
N'a dormi que trois jours du sommeil de la tombe ,
Et de ses flancs brisés , sorti victorieux ,
Tu guidas tes enfans dans le séjour des cieux.
Pour jouir à jamais d'un pénible héritage ,
Tu montes vers ton père entouré d'un nuage.
Quand tu viendras d'un souffle éteindre le soleil ,
Nous te verrons alors dans le même appareil :
Le front tout rayonnant de gloire et de colère ,
Tu descendras des cieux pour condamner la terre :
La terre , qui vécut au mépris de ta loi.
A ce moment , Seigneur , Seigneur , épargne-moi.

Et toi , fruit éternel d'une éternelle flamme ,
Toi qui d'un feu sacré peux consumer une ame ,
Principe sans principe , immuable , sans fin ,
Toi , du Père et du Fils nœud sacré , nœud divin ,
Egal à tous les deux en sagesse , en puissance ,

O lumière incréée, esprit, intelligence,
Sous la forme sensible, et par des traits divers,
Tu te montras deux fois aux yeux de l'univers;
Tu lui parlas souvent par la voix des prophètes,
Quand ton aile rasant de leurs lyres muettes
Les cordes, en tirait des sons mélodieux.
C'est par toi que, pareil à l'aigle audacieux,
Le sublime David, sur ton trône d'ivoire,
S'envole et va fixer le soleil de ta gloire;
Qu'il peint le Tout-Puissant armé de son courroux,
Qu'il peint sur une croix un Dieu mourant pour nous;
C'est toi qui, caressant d'une haleine amoureuse
Du plus sage des rois la harpe harmonieuse,
As d'un mystique hymen célébré les plaisirs.
Si d'un cœur qui t'implore exauçant les désirs,
Tu daignais à tes feux allumer son génie,
Répandre sur ses vers la force et l'harmonie,
Alors il chanterait l'égal du fils d'Amos;
Il chanterait le monde englouti dans les flots,
Ou ce dernier des jours, ce jour où ta vengeance
Au criminel tremblant dictera sa sentence,
Où l'âme sera seule avec l'éternité.
Alors mon nom, voguant vers l'immortalité,
A l'ombre de ton nom, en dépit des tempêtes
Que la critique enfante et roule sur nos têtes,
Aborderait cette île et ces lieux enchanteurs,
Dont le sein voit fleurir la palme des auteurs.







HUITIÈME

RÉCRÉATION.

LE PAPILLON.

VOIS-tu pas dans ce bocage ,
Que Flore embellit de ses pleurs ,
Comme le papillon volage
Se berce sur le sein des fleurs ?

Jamais son aile ne se pose.
Il va caresser tour-à-tour
Le tilleul , le lys et la rose ,
Et rien ne fixe son amour.

Albini , voilà le symbole
D'un cœur et perfide et changeant ,
Qui des bras d'un amant s'envole
Dans les bras d'un nouvel amant.

C'est le portrait de la cruelle
A qui j'avais juré ma foi ;
Lucile, il n'est point de plus belle,
Ni de plus barbare que toi.

Hélas ! l'insecte qui voltige ,
L'insecte de parfums nourri ,
Au moins n'abandonne la tige
Qu'après que les suc's ont tari ;

Et toi, toi que mon culte honore ,
Tu n'as pas tari mon amour ;
Oui, pour toi mon cœur brûle encore ;
Reviens t'y fixer sans retour.



NEUVIÈME

RÉCRÉATION.

L'EXILÉ.

Un jour l'ame plongée au sein des rêveries,
Il s'assit en pleurant à l'ombre d'un vallon :
« Qui me ramènera dans ces vastes prairies,
Dont j'aimais à fouler les fleurs et le gazon ,
Dans ce charmant asile ,
Dans ces rians bosquets , sous ces tendres berceaux ,
Que , dans son cours tranquille ,
L'Agoût en murmurant arrose de ses eaux ?

N'habiterai-je plus ces lieux où ma paupière ,
Quand un père attendri me pressait sur son sein ,
Pour la première fois s'ouvrant à la lumière ,
Salua par des pleurs cet astre du matin ,
Ces lieux de mon enfance ,
Où sous l'œil d'une mère objet de mes amours ,
J'ai vu dans l'innocence ,
J'ai vu couler en paix l'aurore de mes jours ?

Non , je ne verrai plus ce séjour où sans gloire
J'aurais passé ma vie exempte de douleurs ,
La demeure champêtre et chère à ma mémoire ,
Où , fuyant , j'ai laissé quelques amis en pleurs :

Soleil de mon jeune âge ,
Instans de mon bonheur , ineffables plaisirs ,
D'un cœur dans l'esclavage
Pouvez-vous occuper encor les souvenirs ?

Que j'étais à l'abri des tempêtes du monde !
Enfant , j'aimais alors au milieu des enfans ,
A tendre , au bord d'un lac , sur le courant de l'onde ,
A l'avide poisson des pièges innocens ;
Dans ma barque légère ,
A voler sur le dos du liquide élément ;
Sur un roc solitaire ,
A contempler le flot à mes pieds écumant.

Quelquefois , secondé d'une meute fidèle ,
Je lançais dans les bois le timide levreau ,
Qui des chiens attentifs croyant tromper le zèle ,
Revenait sur ses pas , et trouvait son tombeau.

Couché près des fontaines ,
J'enivrais tous mes sens et d'ombrage et de paix ,
Ou sur le tronc des chênes
Ma main gravait le nom de celle que j'aimais.

Seulement quand du jour le flambeau qui décline ,
A la nature en deuil , adresse ses adieux ,
Et qu'au flanc du coteau , qu'au pied de la colline ,
Errant je promenais mes pas silencieux ,

Mon luth mélancolique ,
Soupirant sous mes doigts , au souffle des déserts ,
Sur un mode rustique ,
A l'Etre souverain consacrait ses concerts.

Au sein de mes états , dans cette étroite plaine ,
Où jadis a vécu mon père révéral ,
Que je pouvais content de mon petit domaine
Vivre heureux dans les bras d'un objet adoré !

Cotoyant les rivages ,
Mon esquif emporté vers la suprême nuit ,
Sur le fleuve des âges ,
Au port où tout arrive , eût abordé sans bruit.

Et voilà qu'accablé par les traits de l'envie ,
Vers le toit paternel je tourne en vain les yeux ;
Le soleil du malheur a consumé ma vie ,
Je ne dormirai point où dorment mes aïeux .

La cloche du village ,
Qui retentit de joie autour de mon berceau ,
Dans mon dernier voyage ,
Ne viendra pas m'ouvrir la porte du tombeau.

Bosquets , enclos , vallon , vous jadis ma demeure ,
Séjour , qui dès long-temps m'as peut-être oublié ,
Entends , connais la voix d'un enfant qui te pleure :
Qu'as-tu fait du trésor que je t'ai confié ?

Ma mère inconsolée ,
Ce père , cet ami , que sont-ils devenus ?....

Un triple mausolée !...
Là gisent tristement leurs restes confondus !...

Maintenant que je touche au bout de ma carrière ,
Je ne demande pas que l'on brise mes fers ,
Ni que mes deux genoux fléchissent sur la pierre ,
Qui couvre pour jamais des ossements si chers.... ,

Vous , vents , daignez m'entendre ,
(Il doit être sacré le désir d'un mourant)

Soufflez , et que ma cendre
A leur cendre se mêle , et j'expire content »



DIXIÈME

RÉCRÉATION.

A UN POÈTE ÉLÉGIAQUE , *

POUR L'ENGAGER A TRAITER DES SUJETS
MOINS TRISTES.

POUR charmer nos ennuis la lyre fut donnée ,
La lyre doit frémir sous les doigts des plaisirs ;
Et toi , contre sa destinée ,
Hélas ! l'aurais-tu condamnée
A pousser d'éternels sôupirs ?

* Le mot Élégie n'est ici regardé que comme l'expression de la douleur.

Tes lauriers recueillis sur les bords du Permesse
Se faneront bientôt au souffle des douleurs ;

 Ils peuvent refleurir , mais cesse ,
 Sensible enfant de la tristesse ,
 De les arroser de tes pleurs.

Promène tes regards dans le bois qui couronne
Le sommet d'Idalie et le Pinde enchanté ,

 Toujours le plaisir y résonne ,
 Et toujours le fils de Latone
 Repose avec la volupté.

Ici par les accords de sa voix délectable ,
Anacréon , le roi des états de Cypris ,

 Sans cesse à l'entour de sa table
 Tient captive la troupe aimable
 Des Grâces , des Jeux et des Ris.

Là le chantre d'Auguste et l'amant de Glycère
Sous un dôme de fleurs , aux pieds d'un lac d'azur ,

 De temps en temps vide le verre ,
 Et du nom chéri qu'il révère ,
 Charme les vergers de Tibur.

Plus loin , Ovide instruit à l'école des Grâces ,
Apprend aux jeunes cœurs la langue de l'amour ,

 Virgile , Perse sur ses traces ,
 Tour-à-tour y prennent leurs places ,
 Et se dérident tour-à-tour.

Au sein d'une beauté vois se pancher Tibulle ,
Il donne à sa Délie et son cœur et sa foi ;

 Et toi , mélodieux Catule ,
 Sur ton luth ta muse module
 Des airs aussi tendres que toi.

Voiture des amans porta toujours la chaîne ,
Du sensible Quinaut le luth a soupiré
A la voluptueuse haleine ,
Souvent le naïf La Fontaine
S'assit sous le myrte sacré.

Aux doux plaisirs , Bernis n'a pas craint de sourire ,
Voltaire a célébré la reine de Paphos ,
Et Lamartine sur sa lyre
A murmuré le nom d'Elvire
Que le temps roule avec ses flots.

Pourrais-tu t'égarer en suivant leur exemple ?
Tes beaux vers ont un droit à l'immortalité ,
Ami , mais approche et contemple ,
Sur le frontispice du temple
Erato grave : A LA GAÏÉTÉ.

Laisse donc Albion dans sa mélancolie ;
Qu'il s'abreuve à loisir au fleuve des chagrins :
Pour nous Français , de l'Italie
Imitant l'heureuse folie ,
Célébrons les jeux , les festins.





ONZIÈME

RÉCRÉATION.

LE CALVAIRE.

SHÉÂTRE de douleurs , montagne vénérée ,
Gage de mon salut , aliment de ma foi ,
Par le trépas d'un Dieu , terre à jamais sacrée ,
Mon genou fléchit devant toi.

O victime d'amour , sous le glaive coupable
Tu voulus en ce lieu verser ton sang divin ;
La mort qui réjaillit de ton flanc adorable ,
Ranima tout le genre humain.

Que de fois accablé sous le poids de ses vices ,
Dans ce désert du monde , exilé , voyageur ,
Le Chrétien respira sous les ombres propices
De l'arbre , signe rédempteur.

Venez , enfans du crime , et voyez votre ouvrage.
C'est pour vous qu'il rendit son douloureux soupir ;
C'est pour vous que la mort imprima son outrage
Sur celui qui ne peut mourir.

Approchez et pleurez , ici l'ame est tranquille ;
Ici le cœur retrouve et le calme et la paix ,
Il daigne ce Sauveur vous offrir un asile ,
Avec l'oubli de vos forfaits.

Rendons-nous à ses vœux , et pourquoi craindre encore ?
Ces bras toujours tendus prêts à nous recevoir ,
Ce cœur sans cesse ouvert , ce pardon qu'il implore ,
Tout , tout rassure notre espoir.

Que n'étais-je présent , ô mont que je révère ,
A l'heure où l'Homme-Dieu , de sa mourante voix ,
Consolait des amis , consolait une mère ,
Eplorés au pied de sa croix ;

Quand la terre trembla , quand les rocs se fendirent ,
Quand la nature en deuil s'attendrit sur son sort ,
Quand de leurs seins brisés les sépulchres vomirent
Les tristes enfans de la mort ;

J'aurais mêlé mes pleurs aux pleurs de la nature ,
J'aurais de ses bourreaux suspendu le courroux ,
Et sur moi , fils ingrat , rebelle créature ,
J'aurais détourné tous ses coups.

J'aurais... mais non , le ciel opérait ce mystère ,
Et puisque tu mourus il te fallut mourir.
La terre se révolte , et pour sauver la terre ,
Un Dieu se condamne à souffrir.

En adorant , Seigneur , ta sagesse profonde ,
Alors j'eusse expiré de douleur et d'amour ,
Et mon ame avec toi s'élançant de ce monde ,
Aurait volé dans ton séjour.







DOUZIÈME

RÉCRÉATION.

LES ADIEUX

A UNE MAISON DE CAMPAGNE.

A MONSIEUR ***

 IL faut quitter ce doux et tendre asyle ,
Ce toit sacré, cet aimable séjour
Où loin du bruit, des ennuis de la ville,
Ami, j'ai vu d'une pente facile,
J'ai vu neuf mois s'écouler comme un jour.
Il faut quitter ma paisible retraite,
Ce bois touffu, cet enclos, ce vallon
Où sur mes pas la troupe d'Apollon

Vola souvent à la voix d'un poète ,
Et modula , sur ma lyre muette ,
Au dieu des champs une agreste chanson.
Je n'irai plus sous le large platane ,
Offrir mes vœux à l'être souverain ,
Soit quand l'aurore à l'éclat diaphane
Vient précéder le flambeau du matin ,
Soit quand cet astre , au bout de son chemin ,
Encor fixant le toit de ma cabane ,
Semble à regret pencher vers son déclin.
Je n'irai plus sous l'arbre du bocage ,
Pour égayer mes tranquilles loisirs ,
De Philomèle écouter le ramage ,
Ses doux accords , ses plaintes , ses soupirs ,
Prêter l'oreille au bruit sourd du feuillage
Que font mouvoir les ailes des zéphyr.
Je n'irai plus , abrité sous la voûte
Qu'en serpentant tresse le peuplier ,
Revoir la pluie , en tombant goutte à goutte
Sur les rameaux de l'arbre hospitalier ,
Sur moi former un accent monotone ,
Pareil au bruit d'un souffle qui frissonne
Dans les roseaux qu'il force à se plier.
Ah ! que j'aimais , triste et mélancolique ,
A m'égarer au penchant du coteau ,
Où se mêlaient les accords de l'oiseau
Et les accens de la cloche rustique ,
Qui , vers le soir , rassemblait le hameau !
Ah ! que j'aimais , étendu sur la rive ,
Du jeune saule effeuillant le rameau ,
A suivre au loin la feuille fugitive
Que j'exposais sur le bord du ruisseau ,
Et qui , voguant comme un frêle vaisseau ,
Semblait tracer à mon ame naïve

De notre vie un fidèle tableau !
Mais, vain regret !.... Adieu, douce prairie,
Adieu, Tempé, vallon chéri des cieux,
Tendres bosquets, demeure des heureux,
Tu plais en vain à mon ame attendrie,
Grotte, tilleul, solitude chérie,
Hélas ! voici l'instant de nos adieux ;
Nous nous quittons, peut-être pour la vie,
Mais en partant, je vous laisse une amie,
Conservez-moi ce dépôt précieux.
Sacrifiant mes loisirs littéraires,
Et mon repos et ma tranquillité,
Je vais plonger dans le sein des affaires,
Loin des plaisirs à jamais emporté :
Sur cette mer en naufrages féconde,
Ma nef s'élance, abandonnant le port,
Mais si vainqueur des caprices du sort
Et fatigué des tempêtes du monde,
Je regagnais ta retraite profonde,
Je ne veux plus, beau lieu, quitter ce bord.





TREIZIÈME

RÉCRÉATION.

LE REPENTIR.

DÉJÀ prêt à franchir les portes de la vie,
Couché, pâle et tremblant sur mon lit de douleur,
Par la main du trépas mon ame appesantie,
Fixait, d'un œil mourant, le signe rédempteur.

Hélas ! après un jour d'ici bas je m'efface ,
J'ai fait nager mon cœur dans les plaisirs charnels ;
Au banquet des méchants j'avais choisi ma place ,
Oubliant les parvis et les biens éternels.

Grand Dieu ! j'ai provoqué ta vengeance sévère ;
Tu retranches des jours que je devais compter ;
Tu fais souffler sur moi le vent de ta colère ,
Qui sous un nouveau ciel va bientôt m'emporter.

Je me suis fatigué dans le chemin du vice ;
Trop long-temps j'ai marché par des sentiers mauvais ,
Et je vois s'élever le jour de ta justice ;
Tu m'appelles à toi , Dieu puissant , et je vais...

Je vais..., mais souviens-toi , Seigneur , de ta clémence ,
Souviens-toi que je suis une œuvre de ta main ;
J'ai péché , mais tu peux effacer mon offense ;
Le sang que tu versas se versa-t-il en vain ?

Ah ! recule plutôt cette dernière aurore ,
Je te demande un jour pour pleurer et gémir.
Mon flambeau qui s'éteint peut s'animer encore ;
Oui , désormais je veux te louer , te bénir.

Impose-moi ton joug , tout me sera facile ,
Indique-moi la route où courent tes enfans ,
Et tu verras mon cœur et soumis et docile ,
Sans murmure obéir à tes commandemens.

Tels ces globes lancés dans la céleste plage ,
Roulent , roulent toujours dans le cercle tracé ;
Ou , telle que la mer respectant le rivage
S'agite dans le lit que ton souffle a creusé.

Je disais , et le ciel écouta ma prière :
Goutte à goutte la vie en mon cœur descendit ,
Un rayon d'espérance inonda ma paupière ;
Et j'adore celui que ma bouche a maudit.

Ainsi , dans le vallon , un lys , tige mourante ,
Quand l'aurore répand les larmes du matin ,
Ranime par degrés sa sève languissante ,
Et r'ouvre au dieu du jour son calice argentin.

La voix du repentir a frappé son oreille ,
Et sa main m'a fermé la porte du trépas ;
Il me laisse cueillir cette rose vermeille ,
Que l'amour , en passant , fit fleurir sous mes pas.

Il me sera permis de couronner ma table
D'une jeune famille , espoir de mes vieux ans ;
Je leur dirai son nom , sa bonté secourable ,
Ils croîtront sous mes yeux , j'en ferai ses enfans.

La mort m'en est témoin , mes amis , mes complices ,
Je romps , je romps les nœuds qui me liaient à vous ;
Vous , courez vous noyer dans le torrent des vices ,
Moi , je vais servir Dieu , le servir est si doux.

Mais , que dis-je ? non , non , apprenez de ma bouche
Comme il est consolant de vivre sous sa loi ;
Revenez au Seigneur , que sa grâce vous touche ,
Elle fera sur vous , ce qu'elle a fait sur moi.

Alors , comme entraînés par la voix de l'exemple ,
Nous leverons les yeux vers l'éternel séjour ,
Et nous entonnerons , dans les parvis du temple ,
A ce Dieu bienfaisant un cantique d'amour.





QUATORZIÈME

RÉCRÉATION.

L'ESCLAVE DE TUNIS.

EN face des débris de l'antique Carthage ,
La mer voit s'élever les remparts de Tunis ;
Tunis , cité perfide et fatale au courage
Que le ciel inspirait aux enfans de Clovis.
De ces jours , maintenant la mémoire est éteinte ,
Rien n'y retrace plus ce projet glorieux ;
Et l'œil du voyageur , interrogeant ces lieux ,
En vain demanderait ce camp , funeste enceinte ,
Où la France arborait le lys et la croix sainte ,
Quand deux fléaux changeaient , dans la main du guerrier ,
Le laurier éphémère en immortel laurier.

Au coupable croissant, Tunis offre un asyle ;
Par les bras du chrétien enchaîné sur ses bords ,
Le champ jadis ingrat, mais aujourd'hui fertile ,
D'un avide tyran vient grossir les trésors ,
Nourrit de ses moissons une race inhumaine.
Ecoutez !... Une voix retentit dans la plaine ,
Et réveille l'écho par de tristes accords.

Dans un pieux trajet, surpris par le corsaire ,
Un chrétien, un français, hélas ! depuis dix ans ,
Vendu pour un vil or, de tyrans en tyrans ,
Supporte dans les fers une affreuse misère.
Il marche, dégradé, l'égal des animaux ,
Et courbé sous le joug, il déchire la terre ;
Le jour, quelques rochers, et la nuit, les cachots ,
Sont les seuls confidens, les témoins de ses maux.

Maintenant délivré de son maître farouche ,
Brûlé par le soleil, de fatigue accablé ,
Il tombe ; et l'on entend s'échapper de sa bouche ,
Ces mots dont un chrétien sent le cœur ébranlé.

« Triste vallon, ingrate plaine ,
Que j'arrose de ma sueur ,
Laissez mes sens reprendre haleine ,
Mon ame exhaler sa douleur.
Depuis le lever de l'aurore ,
Pour l'héritier de mes bourreaux ,
Je fatigue, et le soir encore
Viendra, de ses rayons, éclairer mes travaux.

La nuit, repos de la nature ,
La nuit me r'ouvre la prison ;
Un pain noir fait ma nourriture ,

Quelques gouttes d'eau ma boisson ,
Pour chevet , j'y trouve ma chaîne.
Après un sommeil agité ,
Sous le joug pesant me ramène ,
D'un despote brutal , le fouet ensanglanté.

Des grâces la source adorable
Pour mon ame ne coule plus ,
Je ne m'assieds plus à la table
Où s'offre le pain des élus ;
Au bout de ma triste carrière ,
En vain la foi réclamera
Pour lit , la tombe hospitalière ,
Des restes d'un chrétien , un chien se nourrira.

Elle finira ma souffrance ,
Cette gloire dont tu jouis.
Déjà , sur le trône de France ,
Déjà monte un nouveau Louis ,
Tu tomberas , cité barbare ,
Qui fais un jeu de mes tourmens ;
Et ces fers que ta main prépare ,
Ta main les forgera pour tes durs habitans.

Et toi , dont la muse éloquente , *
Par ces tableaux de cruauté ,
Fis , de l'Europe indifférente ,
Rougir la lâche oisiveté ,
Modère l'essor de ton zèle ,
Il revient ce temps où les rois ,
Du ciel épousant la querelle ,
Les armes à la main venaient venger ses droits.

* M. l'abbé Aillaud.

Assez , de la plage étrangère ,
Le chrétien , en poussant des cris ,
En vain découvrit à son frère
Ses bras par la chaîne meurtris ;
Assez , du sceptre catholique
Les ministres , au sein des cours ,
Dans leur sublime politique ,
En de trop vains débats ont consumé leurs jours .

A la vertu dressant un piège ,
D'un culte impur ces partisans
Voudraient sur l'autel sacrilège ,
Que ma main fit fumer l'encens .
Si devant l'idole du crime ,
Jamais je fléchis les genoux ,
Grand Dieu ! que j'expire victime
De mon apostasie et de ton bras jaloux . »

Il soupirait ainsi dans sa douleur amère ;
Ainsi sa voix troublant le sommeil des échos ,
A l'Europe chrétienne , à la France , à sa mère ,
Traçait de ses malheurs de fidèles tableaux .
Son maître accourt , son œil de fureur étincelle ,
Son fouet fait siffler l'air , la voix se tait soudain ,
Et le chrétien se lève , il tombe , et l'infidèle
L'aide à se relever de son fouet inhumain



QUINZIÈME

RÉCRÉATION.

ODE

A M. DE L***

REINE du poétique empire,
Calliope, accours à ma voix,
Descends et réveille ma lyre,
Quelle frémissse sous tes doigts;
Descends, au souffle du génie
Fais couler des flots d'harmonie,
Des accords qu'on daigne écouter;
Prélude à quelque chant sublime.
J'entends !... Quel héros magnanime,
Quel Dieu, muse, vas-tu chanter ?

Vas-tu, d'une voix éclatante ,
Célébrer l'athlète vainqueur
Et qui , sur l'arène sanglante ,
Etend son rival en fureur ?
Est-ce un noble fils de la guerre ,
Dont le bras foudroyant la terre ,
Sur le bronze grave son nom ?
Est-ce un héros qui se couronne
Des lauriers que sa main moissonne
Sur les sommets de l'Hélicon ?

Veux-tu nous montrer dans la lice ,
Orphée, au bruit de ses concerts ,
Suspendant les coups du supplice
Assis aux portes des enfers ?
Quand , vainqueur de la sombre rive ,
Au son de sa harpe plaintive ,
Il parcourt les bois de l'Hémus ;
Les vents s'arrêtent dans leur course ,
L'Hèbre remonte vers sa source ,
Les arbres même en sont émus.

Ou Sapho , que Vénus inspire ?
Pindare , au vol audacieux ,
Et qui , dans un noble délire ,
Mesure la terre et les cieux ?
Il sait , au bout de la carrière ,
Dans des nuages de poussière ,
Peindre le coursier triomphant ;
Il sait , d'un élan moins rapide ,
Nous peindre la vierge timide ,
Sur le tombeau d'un jeune amant.

Par toi, le temple de Mémoire
Doit-il, pour le siècle futur,
Conserver le nom et la gloire,
Du cygne aimable de Tibur?
Des muses d'Athènes rivale,
Sa muse d'une voix égale
Vante Bellone et les plaisirs.
César fait trembler l'Italie,
Glycère, aux bosquets d'Idalie,
Exprime d'amoureux soupirs.

Ou toi, dont l'écho du Parnasse
Aime à redire les accords;
Rousseau, digne émule d'Horace,
Es-tu l'objet de ses transports?
Soit, qu'entonnant un chant funèbre,
Au pied d'un monument célèbre,
Tu pleures un prince immortel,
Ou, soit qu'allumant ton génie,
Au feu du sublime Isaïe,
Tu chantes un roi d'Israël.

D'Apollon, sacrés interprètes,
Des muses, généreux enfans,
Retenez vos harpes muettes,
Craignez de troubler ses accens....
Au Pinde il occupe sa place;
Les flambeaux semés dans l'espace
Se voilent au lever du jour;
Aux doux soupirs de Philomèle
Que Flore de l'exil rappelle,
Tout reste muet à l'entour.

Par lui, si les siècles antiques ,
Tant célébrés par nos aïeux ,
De leurs miracles poétiques
Venaient encor frapper nos yeux ;
Oui, par lui renaîtrait cet âge ,
Où le luth, d'un monde sauvage ,
Fit un monde civilisé ;
Par lui Thèbes et ses merveilles ,
Dont on étourdit nos oreilles ,
Tout se verrait réalisé.

Alors, sur la barque fatale ,
Et fidèle aux cris de l'amour ,
Il eût passé l'onde infernale ,
Percé le ténébreux séjour ;
Et dans les accès du délire ,
Charmant, du nom sacré d'Elvire ,
Tous les échos des sombres bords ,
Dans ce lieu de deuil, de misères ,
Il eût vu les troupes légères
Se réjouir à ses accords.

A ses accords les Danaïdes ,
Auraient oublié leurs tourmens ;
Les noirs serpens des Euménides
Auraient cessé leurs sifflemens ;
A tes accords, ô Lamartine ,
L'inexorable Proserpine ,
Sans même t'imposer des lois ,
Eût rendu ta vierge chérie ,
Et ne te l'aurait pas ravie ,
Hélas ! une seconde fois.

SEIZIÈME

RÉCRÉATION.

LA MATINÉE DU PRINTEMPS.

A R ***

SEUREUX qui peut gravir la cime des montagnes
A l'heure où le soleil, lancé dans un ciel pur,
Commence d'inonder les célestes campagnes
De flots de pourpre et d'azur.

Il semble présider à l'auguste merveille,
Par qui se féconda le germe du néant,
Une seconde fois le cahos se réveille
Au signal du Tout-Puissant.

A ses pieds, la vapeur que la colline exhale
S'élève lentement vers le dôme éternel ,
Ainsi qu'un doux parfum que la main virginale
Fait brûler sur un autel.

Que de tableaux touchants pour une ame pensive !
La terre chante un Dieu ; les oiseaux dans les airs ,
Dans le bois le zéphyr , le ruisseau sur la rive ,
Entonnent de doux concerts.

Crois-moi , cher Romao , le matin de la vie
Est semblable au matin d'un beau jour de printemps ,
Les ris et les amours promènent la folie
Sur des fronts adolescents.

Tout sourit à cet âge , hélas ! et l'espérance ,
De l'univers moral mystérieux flambeau ,
Des ses feux éclairant la route de l'enfance ,
La guide vers le tombeau.

Mais toi , que la fortune a couvert de son aile ,
Que bercent les plaisirs dans les bras de l'amour ,
Pourrais-tu te flatter d'une joie immortelle
Dans ce terrestre séjour ?

Mes yeux n'ont pas toujours été noyés de larmes ;
Quelquefois le bonheur a fleuri sous mes pas.
Aujourd'hui dans le deuil , les soucis , les allarmes ,
Je marche vers le trépas.

Des perles du matin s'est orné le bocage ;
Il s'est levé sur nous un jour pur et serein ;
Le soir , l'autan mugit ; la tempête ravage
Les richesses du matin.

L'aurore, de ses pleurs, enfante la tempête,
Ainsi, de tes plaisirs, naîtront les noirs chagrins,
Cet orage du cœur, qui, grondant sur ta tête,
Viendra troubler tes festins.







DIX-SEPTIÈME

RÉCRÉATION.

SAINT-JEAN

DANS L'ILE DE PATMOS.

DITHYRAMBE.

UREUR, enthousiasme, harmonieux délire,
Quand tu veux triompher d'un enfant de la lyre,
Que peuvent contre toi les efforts de son cœur?
S'il combat quelque temps ta suprême puissance,
S'il oppose à tes coups sa faible résistance,
Il lutte vainement, et de ton feu vainqueur
Il éprouve bientôt la céleste influence.

Mon génie, aux assauts de ce Dieu ravissant,
 S'agite, se débat sous sa main souveraine;
 Mais tandis qu'il s'épuise en effort impuissant
 Pour briser les anneaux de sa brûlante chaîne,
 Dans une île écartée il me jette tremblant;
 Il me jette.... et saisi d'une frayeur divine,
 Sur ces bords inconnus je fixe mon regard:
 J'aperçois un vieillard, un auguste vieillard,
 Dont la barbe blanchie, en frappant sa poitrine,
 Imitait le zéphyr jouant dans les roseaux,
 Ou le vol cadencé d'une foule d'oiseaux;
 Son front étincelait de vieillesse et de gloire;
 Il parlait aux mortels le langage des dieux,
 Et ses doigts, attachés à sa harpe d'ivoire,
 Préludaient par des airs à quelques chants pieux.

Plein d'un respect religieux

Et craignant de troubler sa présence,
 Je m'arrête... et de loin je l'écoute en silence.

« Telle que la voix des clairons,
 Une voix frappe mes oreilles;

Lève-toi, que tes crayons

Au monde tracent les merveilles

Qui vont en ce moment s'opérer dans les cieux ».

Surpris à ces accens, je retourne les yeux;

Devant moi se présente

L'homme-Dieu revêtu d'une robe traînante,

Une ceinture d'or pendait à ses côtés,

Par la neige des ans ses cheveux argentés

En boucles ondoyaient sur l'épaule immortelle;

Son regard menaçant fait jaillir l'étincelle,

A ses pieds on dirait des métaux allumés;

Il parle, et son accent est l'accent de l'orage;

Tout l'éclat du soleil brille sur son visage;

Sa droite fait mouvoir sept astres enflammés.
Demi-mort de frayeur, à ses pieds je me jette :
Rassure-toi, dit-il, en me frappant la tête,
C'est moi qui t'ai tiré du sein de mes trésors ;
Je vis et j'ai dormi dans la couche des morts ;
Le trépas ! dès ce jour j'en ai fait ma conquête ;
Maître de la nature, et roi de l'univers,
J'ai les clefs de la mort, j'ai les clefs des enfers,
Sous mes yeux désormais l'éternité s'écoule ;

Monte donc et suis-moi.

Il a dit, et du ciel la porte se déroule :
Je m'élance et je voi ,

Et je vois sur un trône
Assis le Tout-Puissant ;
L'éclat qui l'environne
Est l'éclat du diamant ,
De son cercle brillant
L'arc-en-ciel le couronne.

A droite j'aperçus ,
Sur des sièges d'ivoire ,
Des vieillards revêtus
De splendeur et de gloire ;
La main de la victoire
Retrace leurs vertus.

Des foudres, des éclairs, des voix sont entendues
Dans le palais immortel ;
Sept lampes de cristal, nuit et jour suspendues,
Viennent se réfléchir aux pieds de l'Eternel.

Un immense océan résonne ,
Et brise en frémissant des flots ensanglantés ;
On voit aux deux côtés ,
Quatre animaux debout sur les marches du trône.

L'un est un fier lion , l'autre un jeune taureau ;
Celui-ci du mortel emprunte le visage ;
Celui-là , bruyant oiseau ,
A vêtu de l'aiglon la forme et le plumage.

Sur ces monstres à cent yeux
Se déployaient six ailes enflammées.
Sans cesse voltigeant , ils se disaient entr'eux ,
Saint , saint , saint , le Très-Haut , le Seigneur des armées ,
A lui la terre et les cieux.

A ces mots du palais les voûtes s'ébranlèrent ,
Les vicillards inclinés soudain se prosternèrent ,
En repétant , tu mérites , Seigneur ,
La gloire , le culte et l'honneur.
Le ciel est ta merveille et l'homme est ton image ;
La volonté suffit à ce Dieu créateur ;
A lui seul soient rendus amour , respect , hommage.

Cependant je m'approche ; aux pieds de Jehova
Est le livre aux sept sceaux , le livre vénérable
Où le doigt divin grava
Du monde et des humains le sort irrévocable.

Un archange se lève , et sa voix en ces mots :
Qui des terrestres lieux , des plaines éthérées ,
Qui pourra rompre les sceaux ,
Qui pourra parcourir ces pages révérees ?

Nul n'avance et je pleure ; et pourquoi pleures-tu ?
A la joie , au plaisir que ton ame se livre ,
Le fier David a vaincu ,
Et Juda va briser les cachets de ce livre.

Cette voix me rassure ; au milieu des vieillards ,
Un agneau tout sanglant a frappé mes regards ,
Sept cornes , sur son front , forment un diadème ,
Et son oeil a l'éclat de l'astre du matin ,
Il s'avance , et reçoit du monarque suprême
Le livre du destin.

Il l'ouvre , et devant lui tous les genoux fléchissent ;
Dans les sacrés parvis , mille voix retentissent ,
La harpe séraphique y mêle ses concerts :
Tu mérites , Seigneur , tu mérites la gloire
D'ouvrir ce livre saint ; ta mort brisa nos fers ,
Le monde est ta victoire.

Et tous les habitans de l'immortel Eden ,
S'inclinant à la fois , chantent , amen , amen.

Tout-à-coup dans les cieux règne un vaste silence ;
Un archange m'appelle , à sa voix je m'élance ;
Sous un dais de saphir siègent sept immortels ;
Une trompette d'or s'attache à leur épaulé ,
Au sein de sept autels ,
Un nuage d'encens se forme et s'envole.

Leurs trompettes , trois fois , font retentir les airs ,
Un aigle , en menaçant , d'une aile indépendante
S'abaisse sur le monde , et sa voix foudroyante :
Malheur ! malheur ! malheur à l'univers !

Tout s'ébranle , et je vis sur un coursier livide
La faim et pâle et blême , à l'aspect effrayant ,
Fondre sur les humains ; l'éclair est moins rapide ,
Moins rapide est l'aile du vent.

Son carquois retentit et sème l'épouvante ,
Sous sa puissante main , son arc avec effort
S'étend , sous ses doigts la corde frémissante
Fait voler le trait et la mort.

Ainsi , quand l'aquilon , sur les pas de l'automne ,
D'une robe jaunâtre a revêtu les champs ,
Au souffle impétueux , qui dans le bois frissonne ,
Tombent les feuilles du printemps.

Elles sonnent encor ; tel qu'un bruit de tonnerre ,
Un char roule avec fracas ;
Un monstre le conduit , il se nomme la guerre ,
Et souffle l'ardeur des combats.

De sa bouche s'exhale et l'écume et la rage ;
Le feu brille en ses regards ;
Une sueur sanglante inonde son visage ,
Son front est hérissé de dards.

La paix , à son aspect , regagne à tiré d'aile
Son immortel séjour ;
Ainsi pressant son vol , la plaintive hirondelle
Trompe la serre du vautour.

Mais des cris des mourans tous les échos gémissent ,
Tout nage dans le sang.
Les enfers sont comblés , les démons applaudissent ,
Au fond du ténébreux étang.

Mais je fondais en larmes ,
Quand , pour la troisième fois ,
La trompette céleste a sonné les alarmes !
Les alarmes ! et j'aperçois

Sur un vaste monceau de victimes tremblantes ,
La mort qu'accompagnaient ses fidèles suivantes ,
 Les torches , les douleurs , le deuil ;
Prévoyant sa conquête elle semble sourire ,
Elle grince des dents , c'est le bruit d'un navire
 Qui se brise contre un écueil.

Elle jette un grand cri , sa faux ensanglantée ,
Dans sa puissante main violemment agitée ,
 Dans la sphère qu'elle décrit
Emporte les mortels , les cités , les royaumes ,
Et tous ces monumens qu'ont élevés les hommes ,
 Hélas ! un instant les détruit.

Le monstre se replonge en ses demeures sombres :
Un cyprès seul debout , au milieu des décombres ,
 Agite ses tristes rameaux.
L'œil erre avec effroi sur cette plaine immense ,
Où siège la terreur , où règne le silence ,
 Mais le silence des tombeaux.

Aussitôt détaché des voûtes éternelles ,
Un ange fend les airs , balancé sur ses ailes ,
A son cou se suspend le livre des destins.
Du monarque des rois , ce ministre fidèle ,
Va pour exécuter ses ordres souverains ;
La flamme est dans ses yeux , le temps est dans ses mains ,
Il s'abat sur le monde et le monde chancelle ;
 Sa vue inspire la frayeur.
Un pied sur l'océan et l'autre sur la terre ,
Il répète trois fois , d'une voix de tonnerre :
 Malheur , malheur , malheur !

Il dit : presse le temps , le brise et le dévore ,

Et disparaît en proférant encore :

Malheur, malheur, malheur !

A cette voix formidable

La terre tremble et mugit ,

Avec un bruit effroyable

L'océan sort de son lit ;

Abandonnant sa carrière ,

Le flambeau de la lumière

Court s'éteindre dans les mers ;

La lune en sa course errante ,

Montre sa face sanglante

Aux regards de l'univers ;

L'astre, arraché de sa place ,

Roulant d'espace en espace ,

Choque l'astre dans les airs ;

Le monde n'est qu'un théâtre ,

Où vont lutter, se combattre ,

Tous les élémens divers.

De ce vaste cahos l'éternité s'élève ,

Le bras de la justice est armé de son glaive ,

Un Dieu s'élance du repos. »

Encore je prêtais une oreille attentive ,

Mais je n'entendis plus que le fracas des flots

Brisés contre l'écueil, ou blanchissant la rive :

Soudain s'ouvrent mes yeux... Je reconnais Patmos.



THE HISTORY OF THE UNITED STATES

The history of the United States is a story of growth and change. It begins with the first settlers, who came to the continent in search of a new life. They found a land of opportunity, but also of conflict. The early years were marked by the struggle for independence from Britain, a struggle that was fought on many fronts, both in the field and in the courts. The war was a turning point in the nation's history, for it established the United States as a sovereign nation, free to determine its own destiny. In the years following the war, the nation grew rapidly, both in population and in territory. The westward expansion was a process that was driven by the desire for land and the promise of a better life. The discovery of gold in California and the opening of the transcontinental railroads were two of the factors that fueled this expansion. The nation's growth was not without its challenges, however. The issue of slavery was a major source of conflict, and it was this issue that ultimately led to the Civil War. The war was a terrible conflict, but it was also a war that was fought for a noble cause. It was a war that established the United States as a nation of free men and women, and it was a war that paved the way for the nation's future growth and development.

The Civil War was a turning point in the nation's history, for it established the United States as a nation of free men and women. It was a war that was fought for a noble cause, and it was a war that paved the way for the nation's future growth and development. In the years following the war, the nation continued to grow, both in population and in territory. The westward expansion was a process that was driven by the desire for land and the promise of a better life. The discovery of gold in California and the opening of the transcontinental railroads were two of the factors that fueled this expansion. The nation's growth was not without its challenges, however. The issue of slavery was a major source of conflict, and it was this issue that ultimately led to the Civil War. The war was a terrible conflict, but it was also a war that was fought for a noble cause. It was a war that established the United States as a nation of free men and women, and it was a war that paved the way for the nation's future growth and development.

TABLE

DES MATIÈRES.

PREMIÈRE RÉCRÉATION. — Ode dédicatoire.....	3
SECONDE RÉCRÉATION. — Les Noyades de Nantes , ou la jeune Carmélite.....	7
TROISIÈME RÉCRÉATION. — L'Incrédule mourant.....	13
QUATRIÈME RÉCRÉATION. — Le Cimetière.....	15
CINQUIÈME RÉCRÉATION. — A Mademoiselle***.....	21
SIXIÈME RÉCRÉATION. — Mes vœux.....	25
SEPTIÈME RÉCRÉATION. — Hymne à la Trinité.....	29
HUITIÈME RÉCRÉATION. — Le Papillon.....	35
NEUVIÈME RÉCRÉATION. — L'Exilé.....	37
DIXIÈME RÉCRÉATION. — A un Poète élégiaque , pour l'engager à traiter des sujets moins tristes.....	41
ONZIÈME RÉCRÉATION. — Le Calvaire.....	45
DOUZIÈME RÉCRÉATION. — Les adieux à une Maison de campagne.....	49
TREIZIÈME RÉCRÉATION. — Le Repentir.....	53
QUATORZIÈME RÉCRÉATION. — L'Esclave de Tunis....	57



QUINZIÈME RÉCRÉATION. — Ode à M. de L***.....	61
SEIZIÈME RÉCRÉATION. — La Matinée du Printemps.	
A R***.....	65
DIX-SEPTIÈME RÉCRÉATION. — St-Jean dans l'île de Patmos.....	69

FIN DE LA TABLE.